

LA VÉNÉRABLE

Mère d'Youville



VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE (1701-1771)

Fondatrice de l'Institut des Sœurs de la Charité (Sœurs Grises) au Canada.

Déclarée Vénérable en 1890

L'ŒUVRE DES TRACTS
MONTREAL



L'École Sociale Populaire

LES administrateurs de l'École Sociale Populaire sont heureux de pouvoir annoncer à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes sociaux la réorganisation de leur œuvre.

La partie administrative est maintenant complètement séparée de la rédaction et celle-ci, ainsi allégée, a été confiée à un religieux dont la compétence et l'activité dans le domaine social sont bien connues, le R. P. Archambault, S. J., président des Semaines sociales du Canada.

Le nouveau directeur de l'É. S. P. entend faire de ces brochures mensuelles une publication de premier ordre qui puisse rivaliser par la sûreté de son enseignement doctrinal et l'exactitude des faits exposés avec les meilleures du genre publiées à l'étranger. On y trouvera, en outre, une documentation constamment au point sur le mouvement social catholique au Canada.

L'abonnement à l'É. S. P. est de \$1.50 par année. Il peut commencer à n'importe quel temps au gré du souscripteur. S'adresser à

L'ADMINISTRATION DE L'É. S. P.,
1300, rue Bordeaux,
Montréal.

Nil obstat:

Marianopoli, 18 octobris, 1921
E. HÉBERT, *Censor librorum*

Imprimatur:

Marianopoli, die 20 octobris, 1921
† F.-X. de la DURANTAYE, V. G.

HN
31
039
V.29
1921

La Vénérable Mère d'Youville

Je voudrais dans ces pages raconter simplement la vie de la fondatrice des Sœurs Grises de Montréal et faire connaître son œuvre. Le sujet dépasse les cadres d'un modeste tract. Aussi je n'ai guère d'autre ambition que de vulgariser les excellents ouvrages sur madame d'Youville, dus aux plumes expertes de l'abbé Faillon et de madame Jetté. Si humble soit-il, ce travail sera tout de même un hommage reconnaissant — à l'occasion du 150^e anniversaire de sa mort — à une de nos plus pures gloires nationales, à une digne émule de saint Vincent de Paul, à une femme forte, que j'appelle sans hésiter: l'orgueil de sa famille, la Providence de Ville-Marie, la bienfaitrice du Canada.

I

L'ORGUEIL DE SA FAMILLE

Ses ancêtres

En 1685, la Nouvelle-France traversait une crise qui pouvait lui devenir fatale. Sous le faible gouverneur de La Barre, l'Anglais avait relevé la tête; il poussait et armait contre nous le farouche Iroquois. Son but évident était de déposséder la France du territoire des grands lacs et de drainer à son profit tout le commerce des pays d'en haut. La Cour le comprit et résolut de frapper un grand coup. Elle rappela de La Barre et confia à Denonville le soin d'humilier les Iroquois. Avec le nouveau gouverneur arrivaient des troupes de marine, des officiers nobles et valeureux. Le père de la fondatrice des Sœurs Grises était de ces derniers.

Christophe Dufrost, sieur de La Jemmerais, appartenait à la vieille noblesse bretonne.¹ Il arriva au Canada avec le titre d'enseigne. Il servit avec distinction dans les guerres sauvages. Sa bravoure lui conquit le titre de lieutenant, puis, en 1705, celui de capitaine. Comme tant d'autres, il fut vite gagné à la cause canadienne. Licencié au pays, il s'allia bientôt à une des plus pieuses familles de la Nouvelle-France.

Madame d'Youville, en effet, eut pour mère Marie-Renée de Varennes, fille de Pierre Gaultier de Varennes, lieutenant licencié de Carignan. Les de Varennes figurent avec honneur sur la liste de nos braves, à côté des Lemoine et des Hertel. Ce sont eux qui tiennent sans faiblir un poste des plus exposés aux coups des Iroquois. Ils sont guerriers dans l'âme, pieux, chevaleresques. Ils sont fiers de leurs nombreux enfants. Ils comptent dans leur parenté les de La Vérendrye et le digne Pierre Boucher. Ce vénérable patriarche bénissait en ces termes la mère de notre héroïne: « Dites à votre sœur de Varennes que je lui dis adieu et à tous ses enfants, que j'aime et que j'ai toujours aimés. Je leur donne et à elle ma bénédiction. » La bénédiction de Pierre Boucher a porté bonheur: cette famille compte dans ses rangs une douzaine de prêtres et la pieuse femme qui fait l'objet de cette étude.

Elle naquit à Varennes, le 15 octobre 1701, et reçut au baptême les noms de Marie-Marguerite. La maison paternelle des Dufrost touchait à l'église de Sainte-Anne-de-Varennes, et on montre encore aujourd'hui une petite barrière dans le mur à l'est du temple de Dieu, que l'enfant dut franchir souvent pour aller prier.

Son enfance

Le sieur de La Jemmerais n'était pas riche. Il vivait des appointements de sa modeste solde d'officier. S'il avait rapporté des lauriers de ses expéditions lointaines, ses coffres étaient restés vides. Il travaillait de ses mains pour assurer

1. On montre avec fierté à l'Hôpital des Sœurs Grises de Montréal, la pierre d'autel de la chapelle du château de Médréac où vivait la famille Dufrost.

une honnête subsistance aux nombreux enfants que le ciel lui envoyait. La mort vint interrompre ses projets d'avenir. En 1708, madame Dufrost était veuve, attendant des seules libéralités du roi les moyens de vivre. « Le sieur de La Jemmerais, capitaine, est mort cet été. Il laisse une femme et six enfants à la mendicité, » écrivait M. de Vaudreuil, en 1708, au Ministre de la Marine. L'année suivante, l'intendant Raudot revenait à la charge: « La dame de La Jemmerais est entièrement dénuée de tout et chargée de six enfants. »

Le roi, en 1714, lui alloua la pension des veuves d'officiers: cinquante écus. Marie-Marguerite, l'aînée des six orphelins, n'a guère connu les gâteries des riches manoirs, ni les douceurs d'une vie de luxe. Dieu la préparait aux durs sacrifices de l'avenir par le spectacle du labeur quotidien d'un père et d'une mère, puis, dès l'âge de sept ans, par des privations personnelles pour donner du pain à ses petits frères et sœurs.

Sa formation

Madame de La Jemmerais voulait donner une instruction soignée à ses enfants. Des amis l'aidèrent dans ce pieux dessein. A l'âge de dix ans, Marie-Marguerite quittait Varennes pour Québec. On se figure cette douce enfant s'arrachant, non sans larmes, des bras d'une tendre mère, pour aller s'enfermer, si jeune, entre les murs d'un pensionnat. Mais elle trouvait sous le toit des Ursulines des traditions si fortes de sacrifice, un tel parfum de sainteté qu'elle passa là les plus heureuses années de sa vie. Puis, Mlle Dufrost n'avait rien de la légèreté de l'enfance. Ses maîtresses en témoignent ainsi dans leurs annales: « Douce, pieuse, pleine de candeur et d'intelligence, Mlle de La Jemmerais s'acquit la sympathie et l'estime de toutes. Elle ne perdait pas un instant, et si elle voyait quelqu'une de ses compagnes, moins assidue au travail, chercher à s'amuser pendant les classes ou l'étude, elle se disait à elle-même: ces demoiselles sont plus fortunées que moi, leurs années d'études ne sont pas limitées; pour moi, je n'ai plus de père, et ma pauvre mère attend avec anxiété mon retour à la

maison. Et elle redoublait d'activité et d'application dans l'acquit de ses devoirs. »

Ce fut à l'été de 1713, après deux ans de séjour au couvent, que Marie-Marguerite revint à la maison paternelle dont elle sera l'ange tutélaire. Elle accepte courageusement la tâche que Dieu lui assigne: aider sa mère dans l'éducation de ses frères et sœurs. Sans se prévaloir de ses titres de noblesse, encore moins de l'instruction plus soignée qu'elle a reçue, elle se donne tout entière aux humbles travaux du ménage. Jamais mère de famille comme madame de La Jemmerais, ne connut plus vigilante tendresse chez sa fille; jamais frères et sœurs ne trouvèrent plus touchante sollicitude que ceux de Mlle Dufrost; jamais foyer ne rayonna de tant d'esprit d'ordre, de travail, de piété. Elle devint l'orgueil de sa famille. Jusqu'à sa mort elle eut un tel ascendant sur ses proches « qu'ils auraient cru, écrit l'un d'eux, commettre une imprudence s'ils eussent entrepris quelque chose de considérable sans la consulter ».

L'enfant grandissait en âge. Au village natal on admirait son air de distinction, sa démarche modeste et gracieuse, ses yeux intelligents et vifs qu'encadrait une abondante chevelure. On savait qu'à cet extérieur accompli, la jeune fille ajoutait les dons les plus précieux du cœur et de l'esprit. Mlle Dufrost était active, prévoyante, aimable. Elle parlait peu, mais toujours avec une grande sûreté de jugement. Au banc seigneurial de l'église de Varennes sa place n'était jamais vide.

A 18 ans elle se fiança avec un gentilhomme de ses rêves, brave, pieux, distingué. Mais l'épreuve l'attendait plus dure encore sur ce nouveau champ d'action.

Son mariage

Quand Dieu entre dans une âme, a-t-on écrit justement, il y entre avec ses croix. Madame d'Youville l'apprit à cette époque de sa vie. Mariage de sa mère avec un médecin irlandais, T. Sullivan, rupture de ses fiançailles, départ pour Ville-Marie, en 1722, après son union avec François d'Youville, sieur de La Découverte: c'est coup sur coup de cruelles épines enfoncées dans un cœur de vingt ans. Et ce n'était

rien à côté de celles qui l'attendaient à son nouveau foyer. Elle y trouva une belle-mère acariâtre, impérieuse. La bonté de la jeune épouse et son air de noblesse ne firent qu'aggraver la situation. N'étant guère maîtresse chez elle, madame d'Youville ne connut pas les joies d'une douce intimité familiale. Elle dut travailler pour vivre et faire vivre ses enfants, sans avoir la consolation de posséder le cœur d'un mari volage, dépensier et indifférent. Les heures de ses huit années de ménage furent longues et tristes à la jeune mère.¹ Elle les passa sans faiblir, toujours calme et résignée. Elle déversa sur ses enfants les trésors de bonté et de tendresse de son cœur aimant, et attendit l'heure de Dieu. Elle sonna en 1830, et ce fut une nouvelle croix: la mort de son mari qu'elle pleura sincèrement. Le ciel semblait lui indiquer une autre route à suivre. Sur les sages conseils de M. de Lescoat, puis de M. Normant, prêtres de Saint-Sulpice, elle n'hésita pas un seul instant, et accepta de devenir la Providence de Ville-Marie auprès des pauvres et des malades.

II

LA PROVIDENCE DE VILLE-MARIE

Son veuvage

Les œuvres de Dieu déjouent tous les calculs humains. Celle qui était appelée à soulager les misères humaines et à relever un Institut chancelant, entraînait dans cette voie avec de lourdes dettes et des enfants en bas âge à élever. La veuve d'Youville ouvrit un petit négoce. Le soir, très tard, près d'une lampe fumeuse, on la surprenait à des ouvrages de couture. De ces épargnes elle fit deux parts. L'une

1. On conserve à l'Hôpital une petite horloge richement sculptée, précieuse relique du ménage de madame d'Youville. Elle vient de Paris et, quoiqu'elle sonne les heures depuis deux siècles, elle ne paraît nullement fatiguée. Sa voix réveille dans le cœur des filles de madame d'Youville des souvenirs si douloureux de leur vénérée fondatrice, que souvent il leur semble entendre un écho prolongé des sanglots d'une mère et d'une épouse désolées.

servit à payer les dettes laissées par son mari. Elle n'eut de repos de conscience que lorsque le dernier sou fut placé dans la main du dernier créancier. L'autre fut consacrée à l'éducation de ses enfants. Deux fils lui restaient, qu'elle fit instruire. Elle put les voir tous deux monter à l'autel du Seigneur. Dieu récompensait, dès cette terre, ses généreux efforts, ses ardentés prières et ses bons exemples.

Mais cela ne suffisait pas à son grand cœur. Ville-Marie vit la pieuse veuve ne rien donner aux joies du monde, aux frivolités du siècle. Ville-Marie, encore tout embaumée du parfum des vertus d'une Jeanne Leber, d'une Marguerite Bourgeoys et d'une Jeanne Mance, ne fut pas étonnée de la voir entrer souvent sous le toit des malades et panser leurs plaies. Les prisonniers reçurent sa visite empressée, les mourants ses sollicitudes maternelles. Confidente discrète des misères des ménages, elle ramena la paix dans bien des foyers. Elle poussa le zèle au point d'assister les criminels, de les ensevelir et de les enterrer. Avec de si lourdes charges personnelles et les seuls revenus de ses industries, comment pouvait-elle trouver des sous pour les pauvres? C'est le secret de ses longues veillées de travail sous un toit solitaire et dénué de tout. Ville-Marie la connaissait, l'admirait et l'aimait.

Elle se consacre à Dieu

L'exemple d'une vie si noble et si désintéressée ne peut être que contagieux. Trois jeunes filles, Mlles Thaumur la Source, Cusson et Demers, lui offrirent de partager son labour auprès des malheureux. Madame d'Youville devina la beauté de ces âmes, et sut apprécier l'élévation de leurs sentiments. Ces quatre femmes mirent en commun leurs petites économies, et ensemble, au pied d'une statue de la sainte Vierge¹ se vouèrent pour la vie au soin des pauvres. Elles louèrent une maison, et cinq malheureux, cinq membres

1. Cette statuette de cuivre qui reçut les premiers engagements de la Mère d'Youville et de ses compagnes, est conservée à la chambre de la Supérieure des Sœurs Grises. Selon une coutume touchante et ancienne elle accompagne toujours la Mère générale en visite canonique.

souffrants de Jésus-Christ vinrent apprendre à leur école à sanctifier leurs épreuves. L'année 1738 voyait dans son berceau l'admirable Institut des Sœurs de la Charité. Œuvre voulue de Dieu, car elle a grandi malgré des hostilités nombreuses, et s'est maintenue contre toutes les prévisions de la sagesse humaine.

De méchantes âmes, incapables de s'élever aussi haut dans la voie du renoncement, attaquèrent ces saintes filles. Elles les accusèrent de vendre de la boisson aux sauvages et aux colons, et de s'enivrer elles-mêmes. « Elles sont grises! » répétaient les mauvaises langues sur leur passage par les rues de Ville-Marie. La calomnie fit son chemin, et si bien qu'un jour on leur refusa la communion en pleine église. Ce dernier trait frappa Mère d'Youville au moment même où la maladie l'immobilisait chez elle, où la mort lui enlevait sa plus dévouée compagne et menaçait de lui ravir M. Normant, l'appui nécessaire de son œuvre et de son âme. Le ciel et la terre semblaient d'accord pour la torturer cruellement. Toute autre que cette âme indomptable eut succombé!

Elle se mit en prière, elle fit prier. Confiante en la bonté de Dieu, elle promit de faire venir de France un tableau du Père Éternel¹ et de le placer sous son toit, s'il voulait au moins guérir son directeur. Le Père Éternel lui laissa M. Normant, mais lui enleva sa maison. Dans la nuit du 31 janvier 1745, le feu détruisit de fond en comble son petit hôpital. Elle restait pieds nus, dans la rue, avec ses compagnes et ses pauvres. Tant d'infortunes lui gagna tous les cœurs. On lui prêta un logis, des vivres, des vêtements.

Elle relève l'hôpital

L'heure de Dieu, tardive aux yeux des hommes, semblait sonnée. Depuis longtemps l'œuvre des Frères Charon ou Frères Hospitaliers de la Croix, administrateurs de l'hôpital de Ville-Marie, menaçait ruine complète. Deux Frères

1. Ce tableau remarquable orne encore la salle de communauté des Sœurs Grises.

seulement restaient en 1745, et ils avaient à faire face à une dette de 37,500 louis. Où des hommes avaient échoué on crût qu'une femme de la trempe de madame d'Youville pouvait réussir. Elle accepta la dette des Frères, leur maison délabrée de la Pointe-à-Callières, et leur œuvre qui était aussi la sienne. Le 7 octobre 1747, elle entra à l'Hôpital avec cinq compagnes, neuf pauvres et deux dames pensionnaires. Elle ne devait plus en sortir.

Ici encore Dieu lui réservait de dures traverses. Si les autorités de Ville-Marie, qui la voyaient à l'œuvre, l'approuvaient, celles de Québec engagèrent contre elle une lutte qui dura cinq ans. Elle eut à tenir tête aux ruses adroites de l'infâme Bigot, à l'opposition tenace de M. de Beauharnois et aux paternelles remontrances de Mgr de Pontbriand. Un jour de l'année 1750, qu'elle passait sur la place publique, elle entendit publier, au son du tambour, l'ordonnance des autorités, qui lui signifiait de quitter l'Hôpital dans les trois mois. Cette institution serait fondue avec celle des Hospitalières de Québec. Le coup était direct et porté sans ménagement. Madame d'Youville en ressentit une cuisante blessure mais resta ferme et confiante. Elle écrivit, et ne reçut aucune réponse. Elle entreprit le voyage de Québec, pour en revenir le cœur meurtri de l'indifférence des uns et de l'hostilité des autres. Restait l'appel au roi. Et c'est de la Cour, par l'entremise de M. Cousturier, supérieur général des Sulpiciens, que lui vint le salut de son œuvre. En 1752, un édit royal cassait l'ordonnance des autorités canadiennes, et, l'année suivante, des lettres-patentes la confirmaient dans la possession de l'Hôpital et l'autorisaient à fonder une communauté.

Elle consolide son institut

L'objet de ses rêves est maintenant réalisé. Il ne lui reste plus qu'à donner à son œuvre son plein épanouissement. Selon le désir du roi, elle ne reçut que douze sœurs de cœur, auxquelles elle adjoignit d'humbles sœurs converses. Elle appela ses filles les *Sœurs Grises*, pour dire aux siècles futurs que la calomnie ne tue pas ceux qui espèrent en Dieu. Leur habit sera l'ample robe grise, retenue par une étroite cein-

ture en drap noir; le « domino » en laine noire auquel est fixée une large bande de gaze de même couleur. L'ensemble formera bonnet et pèlerine et cachera bien ces servantes des pauvres aux regards indiscrets du monde. Elles porteront au doigt un anneau d'argent, gage de leur union mystique avec l'Époux céleste, et sur leur poitrine un crucifix de même métal dont les quatre extrémités s'épanouiront artistiquement en fleurs de lis. Dieu dut pardonner beaucoup à Louis XV, pour le beau geste qu'il fit le jour où il nomma madame d'Youville et ses compagnes « administratives de l'Hôpital-Général de Ville-Marie à perpétuité » et déposa les beaux lis de France sur des cœurs qui pouvaient les porter sans les souiller.

Et maintenant cette noble femme pouvait dire à ses filles, dans des règles simples et fortes: « Vivez toujours dans une union parfaite, une pauvreté absolue, une obéissance aveugle, un dévouement sans bornes au soin des pauvres, une confiance illimitée en la Providence: l'œuvre défie les siècles. »

Et pour que ses enfants eussent en même temps sous leurs yeux et le précepte et le modèle, elle se donna de tout cœur à la pratique des vertus de son saint état. Elle fut douce, patiente, pieuse, Jamais aucune infortune ne la trouva insensible. Enfants trouvés, prisonniers, filles perdues, vieillards, malades, infirmes, orphelins et orphelines eurent en elle une mère. Mais par-dessus tout, elle fut une amante de la croix. Elle avait fait de la souffrance sa nourriture quotidienne. Jamais elle n'en refusa une seule et toutes la trouvèrent et la laissèrent debout, comme Marie. « Mes enfants, nous allons réciter le *Te Deum*, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer »: tels furent ses sentiments à l'incendie de l'Hôpital en 1765. Et je ne connais pas de spectacle plus émouvant que celui de ces humbles femmes déjà tracassées par des embarras financiers, surveillées par une domination étrangère malveillante, et récitant une prière d'actions de grâce en face des murs fumants de leur Institut! Dieu récompensa sa servante dès cette terre. Plusieurs fois il l'assista miraculeusement. Le 23 décembre 1771, une croix lumineuse rayonnait au-dessus

des édifices de l'Hôpital. Les passants émerveillés du prodige se demandaient quelle nouvelle épreuve s'abattait sur les Sœurs Grises! Ils apprirent bientôt la mort de madame d'Youville. Et ce fut un grand deuil sous le toit embaumé de ses vertus, dans la ville témoin de sa charité, dans le pays tout entier dont elle fut l'insigne bienfaitrice.

III

LA BIENFAITRICE DU CANADA

Les Sœurs Grises à Montréal

Le temps n'a fait qu'ajouter à la renommée de madame d'Youville. Elle survit dans la mémoire de 1166 religieuses, ses filles, qui entourent son tombeau de respect et de confiance, elle survit dans l'Église qui, en 1890, par la bouche de Léon XIII, la proclamait Vénéérable, elle survit dans des œuvres qui sont la gloire de l'humanité.

Le vieil établissement des Frères Charon, à la Pointe-à-Callières, deux fois incendié et relevé deux fois de ses cendres, abrita les Sœurs Grises jusqu'en 1871.¹ C'est avec regret qu'elles quittèrent la maison où vécut et mourut leur fondatrice, et ce coin de terre, berceau de la ville naissante. Mais il fallait pourvoir à la tranquillité des malades et des enfants, leur donner l'air pur et l'espace!

Aujourd'hui elles occupent le vaste édifice borné par les rues Dorchester, Guy, Sainte-Catherine et Saint-Mathieu: c'est le Mont-Sainte-Croix, au pied de la montagne, que couvrent une belle église et un large corps de logis aux ailes nombreuses. Tout ici est solide comme l'œuvre de la Mère d'Youville, grand comme les charités qui s'y exercent, discret comme les dévouements qui s'y cachent, pieux comme les âmes qui y respirent, fort comme les cœurs qui s'y con-

1. L'ancien Hôpital-Général, transformé en magasins, est encore debout. La petite place d'Youville, la rue du Port, la rue des Sœurs-Grises, tout près, rappellent aux passants ces souvenirs d'une époque déjà lointaine.

sument. C'est l'asile de toutes les misères humaines: enfants trouvés, orphelins, vieillards, infirmes.

Entrez à la crèche, vaste salle bien éclairée que partagent des cloisons vitrées. Le cœur se serre en face de ces nombreux berceaux, — plus de 160 — où gazouillent, pleurent ou dorment les bébés abandonnés. Fleurs à peine écloses et séparées cruellement de l'arbre qui leur a donné la vie! Mais bientôt à voir l'ordre qui règne ici, les soins empressés des gardiennes, vous sentez monter de votre cœur à vos lèvres un mot de remerciement à Dieu, qui prend soin des petits oiseaux, et a su trouver de secondes mères à ces jeunes infortunés. On vous soufflera à l'oreille, bien discrètement, au sortir de la crèche, que l'Hôpital, depuis sa fondation, a hébergé, nourri, sauvé, peut-être, de la mort éternelle 41,757 petits enfants.

Lorsque l'enfant survit et qu'on ne peut le placer dans de bonnes familles, il passe à l'orphelinat, transféré à Liesse depuis 1914. Ils sont plus de 380 sous ce toit. Et 8,018 reçurent ainsi une bonne éducation, et trouvèrent ensuite aux écoles ménagères et industrielles, les moyens de gagner honorablement leur vie.

Des vieillards, des infirmes des deux sexes, vivent heureux sous le toit du Mont-Sainte-Croix. Ils sont plus de 200 chaque année, et près de 7,000, depuis les débuts de l'œuvre, apprirent l'art de bien souffrir, de bien prier et de bien mourir.

L'Hôpital-Général a voulu étendre encore ses charités: il pensionne habituellement 6 étudiants. Aujourd'hui 130 prêtres, avocats, médecins, employés civils lui doivent et leur instruction, et la vie honorable qu'ils mènent.

L'œuvre de la Mère d'Youville s'est implantée un peu partout où il y avait des infortunes à soulager, des larmes à sécher, des plaies à guérir. Dans la seule ville de Montréal, les Sœurs Grises ont trois hôpitaux, cinq orphelinats, quatre écoles maternelles, trois hospices, deux patronages, un institut pour les aveugles. En dehors de Montréal, elles tiennent cinq hospices et deux écoles. Chaque année, près de 3,000 malades et plus de 800 pauvres reçoivent ainsi leurs soins empressés et assidus.

Et cela ne suffit pas à ces âmes pétries de la charité du Christ: elles rêvent d'apostolat. A peu près chaque année, dans leurs diverses maisons, elles ramènent à la foi et à la pratique de la religion plus de 300 catholiques, convertissent près de 200 protestants.

Elles font des visites à domicile: plus de 22,000 annuellement, et 16,000 veilles auprès des malades. Les familles éprouvées les réclament; elles ne peuvent suffire à toutes les demandes. Et c'est à regret qu'il leur est impossible de faire du bien sous plus de 2,000 toits et d'ensevelir plus de 700 morts chaque année.

La plume se sent impuissante à dire tout ce que cela représente de fatigue, de patience, de dévouement et de mérite! Seul l'amour de Dieu est capable d'expliquer ce culte des misères humaines!

Et c'est quand la misère est plus rebutante, et le danger pour elle plus certain que la Sœur Grise accourt avec plus d'empressement. Ville-Marie l'a éprouvé en 1745, en 1750, au cours des terribles épidémies de variole. La Mère d'Youville donnait naissance au dicton: « Allez chez les Sœurs Grises, elles ne refusent jamais rien. » On s'en souvint plus tard. Au prix de leur santé, au risque de leur vie, elles assistèrent maternellement ces malheureux Irlandais qui, en 1832, puis en 1847, arrivaient sur nos bords atteints du typhus. Les diverses épidémies de variole, surtout celle de 1885, les trouvèrent encore sur la brèche. Et qui, dans ces derniers temps, — épidémie de fièvre en 1910 et d'influenza en 1918 — n'a pas vu courir au chevet des mourants des centaines de Sœurs Grises!

La Secrétaire générale de la communauté qui a bien voulu me transmettre tous les chiffres cités plus haut, a oublié de me donner le nombre de religieuses victimes de ces dévouements. Oubli que je crois bien volontaire: elle ne veut pas, sans doute, tarir la source de ces héroïsmes qui veulent être connus et récompensés de Dieu seul!

Fondations séparées

La Sœur Grise est partout dans notre province. On la trouve modeste, dévouée, pieuse, à Saint-Hyacinthe, à

Ottawa, à Québec, à Nicolet. Nommer ces villes, c'est rappeler des fondations célèbres, séparées de l'Hôpital de Montréal, mais fières de reconnaître comme leur première Mère, l'illustre veuve d'Youville. Ces rameaux, détachés volontairement de l'arbre planté en terre par une main vigoureuse, sont devenus, à leur tour, des arbres gigantesques qui étendent bien loin leur ombre bienfaisante. Ne touchons-nous pas ici aux plus riches fleurons de la couronne de la Vénérable ?

Dès 1840, avec la Mère Thuot, les Sœurs Grises de Montréal entraient à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Elles agrandirent vite le champ de leurs dévouements et fondèrent des hospices, des orphelinats et des écoles maternelles. Elles sont aujourd'hui 510 religieuses, inlassables au chevet de plus de 6,000 malades, empressées autour de 877 pauvres, compatissantes aux infortunes de 2,000 orphelins ou orphelines.

Cinq ans plus tard, une nouvelle caravane, ayant à sa tête Mère Bruyère, quittait la vieille maison de madame d'Youville et s'en allait, à Bytown, se livrer aux œuvres de charité. Le succès de cette fondation fut prodigieux, car il répondait à un besoin pressant de ces régions récemment ouvertes à la colonisation. Les Sœurs Grises durent accepter même les œuvres d'enseignement, et c'est de tout cœur qu'elles s'y donnent encore. Aujourd'hui l'Hôpital d'Ottawa reçoit 4,248 malades, les hospices et les orphelinats comptent plus de 900 malheureux. C'est l'œuvre de 943 religieuses dont un nombre considérable fait la classe à près de 5,000 enfants.

En 1849 un nouvel essaim de religieuses, conduit par Mère Mallet, quittait Montréal et s'envolait vers Québec. C'était en neuf ans la troisième fondation. Cette dernière a presque atteint la vigueur et l'étendue de la fondation primitive: elle compte aujourd'hui 1,094 religieuses. Les hôpitaux de Québec tenus par les Sœurs Grises ou Sœurs de la Charité, abritent 3,644 malades. On comprendra mieux ce que cela représente de patience et d'esprit surnaturel quand on saura que dans ces malades sont compris au-delà de 1,600 aliénés et idiots. On trouve des Sœurs de cette

fondation dans les diocèses de Rimouski, de Chicoutimi, de Charlottetown, de Fall-River, de Boston, et jusque dans le Vicariat apostolique du golfe Saint-Laurent. Leurs divers hospices donnent asile à plus de 800 pauvres, leurs orphelinats et leurs écoles reçoivent 10,000 enfants. Comme leurs sœurs de Montréal, ces dignes filles de la Mère d'Youville secourent, en dehors de leurs maisons, près de 100,000 pauvres, et c'est par milliers qu'elles assistent des affligés, ramènent à Dieu des âmes.

Une dernière fondation faite en 1886 par Mère Crépeau, à Nicolet, promet les mêmes fruits. Déjà les 187 religieuses qui la composent, prodiguent leurs charités auprès de milliers de malades et de centaines de pauvres et d'orphelins.

Les lecteurs excuseront, sans doute, ces pages remplies de chiffres.¹ J'ai cru que c'était la seule manière de les rendre intéressantes et persuasives. Chaque chiffre parle de renoncement, de sueurs versées, de vies sacrifiées au soulagement de l'humanité souffrante. Et plus il est élevé et plus doit grandir notre reconnaissance envers ces bienfaitrices du Canada et leur pieuse fondatrice.

Œuvres lointaines

Les bornes d'une province sont trop limitées pour une œuvre si admirable. Aussi les filles de la Mère d'Youville de Montréal ont bâti au loin des orphelinats, des écoles, des hôpitaux. Elles sont établies dans quinze diocèses ou vicariats apostoliques de l'Amérique du Nord. Aux États-Unis: Toledo, Boston, Springfield, Manchester, Trenton, Fargo; dans l'Ouest canadien: Saint-Boniface, Winnipeg, Régina, Saint-Albert, Calgary, Prince-Albert, Keewatin, McKenzie, Athabaska.

Quelles pages sublimes de charité elles écrivent dans ces régions lointaines et glacées de l'Ouest. « Nous ne pouvons pas vous promettre beaucoup », disait Mgr Taché en leur

1. Je dois des remerciements aux révérendes Mères secrétaires générales des maisons de Montréal et de Québec, qui m'ont transmis, avec empressement, ces notes précises sur leurs œuvres de charité.

demandant de venir travailler près de lui. « Nous ne demandons que le vêtement et la nourriture », répondaient les Sœurs. « Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi manger ? » reprenait l'Évêque. — « Dans ce cas, nous jeûnerons comme eux. » Telle fut la base du contrat qui amena les filles de madame d'Youville auprès des petits sauvages. Elles y restent malgré l'éloignement et les souffrances. Elles brûlent même du désir d'atteindre les Esquimaux de l'océan Glacial, « pour goûter, enfin, disent-elles, à la vraie misère du missionnaire ».

Un petit coin seulement du voile qui cache ces dévouements a été soulevé jusqu'ici.¹ La plupart sont inconnus, et resteront éternellement ensevelis dans les cœurs qui les ont enfantés. Nombre de ces filles, mortes dans les régions désolées de l'Ile-à-la-Crosse, de Fort-Smith ou de Fort-Simpson, ont droit de figurer avec honneur au martyrologe canadien.

Conclusion

Cette étude sur la vie et l'œuvre de la fondatrice des Sœurs Grises, m'amène à une conclusion pénible à tirer, mais que je dois à la vérité. Nous ignorons trop les hommes et les œuvres de chez nous. L'avocat, le médecin, l'industriel, le prêtre passent indifférents près des grands murs du Mont-Sainte-Croix qui abritent tant de riches souvenirs et tant de précieux gestes. C'est à peine s'ils peuvent dire à l'étranger le nom de la plus grande bienfaitrice du Canada. Si un jour ou l'autre, ils sont appelés à parler d'œuvres de charité, ils iront chercher leurs exemples à Paris, à Londres, à Moscou, à Tokio, mais rarement à Québec ou à Ville-Marie, plus rarement encore dans des âmes qu'ils approchent chaque jour, dans des œuvres qui leur crèvent les yeux. De grâce restons chez nous, et la race y gagnera en fierté et en grandeur d'âme.

Lecteurs, qui avez parcouru ces pages, si jamais vous rencontrez sur votre route la Sœur Grise, vous lui devez du respect et de l'admiration. Si elle entre à vos foyers pour

1. *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, par le R. P. DUCHAUSSOIS, O.M.I.

vous tendre la main, ne lui ménagez pas ni votre sympathie ni vos aumônes. Pour être plus à vos pauvres, à vos orphelins, à vos malades, elle renonce à tout; c'est pour eux qu'elle demande.¹

Avec moi vous émettez le vœu de voir bientôt déclarée Bienheureuse cette servante de Dieu, cette femme forte, cette gloire de sa race et de son pays, cette bienfaitrice de l'humanité: la Vénérable Mère d'Youville.

1. Les dépenses pour les diverses œuvres des Sœurs Grises, à la maison-mère de Montréal seulement, se chiffrent à plus de \$200,000 annuellement. Sans leurs petites industries et leur esprit d'économie ce chiffre serait facilement doublé. Leurs œuvres, aux mains des laïques, coûteraient à l'État, au plus bas chiffre, un demi-million de piastres par année. Or l'État leur donne exactement \$3,845 par année! On leur fait payer jusqu'à l'eau qui sert à débarbouiller leurs protégés! Ajoutons cependant que depuis trois ans le sou du pauvre leur apporte une quinzaine de mille piastres par année.

La Vie nouvelle

est une revue mensuelle, essentiellement catholique, éclairant les esprits par ses études doctrinales, ravivant la piété dans les âmes, faisant connaître les saines initiatives sociales et toutes les œuvres dignes d'être encouragées.

La Vie nouvelle

publie des articles sur la doctrine de l'Église, la vie intérieure, les enseignements des Papes, les différents ordres religieux, les devoirs sociaux, les œuvres urgentes, etc., etc. Elle donne chaque mois une chronique des Retraites fermées au Canada. Elle tient ses lecteurs au courant du mouvement catholique dans notre pays et à l'étranger.

La Vie nouvelle

dirigée par le R. P. Archambault, S. J., compte parmi ses collaborateurs plusieurs des principaux écrivains ecclésiastiques et laïcs du pays: Mgr PAQUET, les RR. PP. Bournival, S. J., DUGRÉ, S. J., LALANDE, S. J., LAMARCHE, O. P., LECOMPTE, S. J., VILLENEUVE, O. M. I., les abbés PERRIER, GROULX, MAURALT, CARON, ROBERT; MM. Henri BOURASSA, Thomas CHAPAIS, Victor MORIN, Adjutor RIVARD, C.-J. MAGNAN, Antonio PERRAULT, Omer HÉROUX, Guy VANIER, Léon-Mercier GOUIN, Albert FERLAND, Jean NOLIN, etc., etc.

RÉDACTION:

Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe, près Montréal

ADMINISTRATION:

Imprimerie du Messenger, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

Abonnement: \$1.00 par année

Tous les abonnements partent de janvier. On peut s'abonner en cours d'année et obtenir les numéros déjà parus.



BROCHURES A 10 SOUS

La collection la plus populaire, la plus instructive, la plus variée qui ait encore paru au Canada

- | | |
|--|-----------------------------|
| *1. <i>L'Instruction obligatoire</i> | Sir Lomer GOUIN |
| 2. <i>L'École obligatoire</i> | MM. TELLIER et LANGLOIS |
| 3. <i>Le Premier Patron du Canada</i> | Mgr PAQUET |
| *4. <i>Le bon Journal</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *5. <i>La Fête du Sacré-Cœur</i> | R. P. MARION, O. P. |
| *6. <i>Les Retraites fermées au Canada</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *7. <i>Le docteur Painchaud</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *8. <i>L'Église et l'Organisation ouvrière</i> | C.-J. MAGNAN |
| *9. <i>Police! Police! A l'école, les enfants!</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 10. <i>Le mouvement ouvrier au Canada</i> | B. P. |
| 11. <i>L'École canadienne-française</i> | Omer HÉROUX |
| 12. <i>Les Familles au Sacré Cœur</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 13. <i>Le Cinéma corrupteur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 14. <i>La première Semaine sociale du Canada</i> | Euclide LEFEBVRE |
| 15. <i>Sainte Jeanne d'Arc</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *16. <i>Appel aux ouvriers,</i> | R. P. CHOSSEGROS, S. J. |
| 17. <i>Notre-Dame de Liesse</i> | Georges HOGUE |
| 18. <i>Les conditions religieuses de la société canadienne</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 19. <i>Sainte Marguerite-Marie</i> | Le cardinal BÉGIN |
| 20. <i>La Y. M. C. A.</i> | Une RELIGIEUSE |
| 21. <i>La Propagation de la Foi</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *22. <i>L'Aide aux œuvres catholiques</i> | BENOÎT XV |
| 23. <i>La Vénérable Marguerite Bourgeoys</i> | R. P. DUGRÉ S. J. |
| 24. <i>La Formation des Élités</i> | R. P. JOYAL, O. M. I. |
| 25. <i>L'Ordre séraphique</i> | Général de CASTELNAU |
| 26. <i>La Société de Saint-Vincent de Paul</i> | FR. MARIE-RAYMOND, O. F. M. |
| 27. <i>Jeanne Mance</i> | XXX |
| 28. <i>S. Jean Berchmans</i> | Une RELIGIEUSE |
| 29. <i>La Vénérable Mère d'Youville</i> | R. P. Antoine DRAGON, S. J. |
| | Abbé Émile DUBOIS |

*Les brochures No 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 16, 22 et 23 sont épuisées.

Prix: 10 sous l'unité; \$6.00 le cent; \$50.00 le mille, franco.

Condition d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal

Tél. ★St-Louis 7327